



LITTÉRATURE.



CHAPELAIN.

(Explication de l'énigme historique.)

Il est impossible, lorsque l'on étudie sérieusement la littérature française, de ne pas reconnaître, d'une façon générale, l'autorité de Boileau et la justice des sentences qu'il a rendues. Lucidité, bon sens, goût pur, érudition aussi vaste que profonde, les grandes qualités d'un critique se trouvaient réunies dans Despréaux. Mais faut-il admettre tous ses jugements et tous les arrêts de sa sévère magistrature? Le temps a résolu cette question. Si Boileau ne s'est pas trompé sur Molière, Racine, Malherbe, Marot, etc., a-t-il été juste pour La Fontaine, Quinault, Perrault, Théophile, Ronsard, etc.? N'a-t-il pas exagéré le mérite de Racan lorsqu'il dit :

Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la Discorde étouffée,
Peindre Bellone en feu, tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
*Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourrait chanter à défaut d'un Homère.*

Que peut-il y avoir de commun entre le chantre facile des bergeries et le sublime aveugle à la harpe d'or? Si Boileau vante « de Marot l'élégant badinage », pourquoi ne reconnaît-il pas les qualités incontestables de Ronsard¹? S'il demande à Molière le secret de la rime, secret dont, par parenthèse, il n'avait nul besoin, pourquoi trouve-t-il que La Fontaine n'écrit que pour les enfants? Comment méconnaît-il le génie de Quinault, l'imagination de Perrault et la verve de Théophile?

Ce serait un livre très-intéressant que celui qui donnerait, non les œuvres complètes des victimes de Boileau, mais une étude impartiale sur ces hommes que la verve impitoyable du grand satirique a frappés. On y trouverait des vers tels que ceux-ci :

Imite qui voudra les merveilles d'autrui !
Malherbe a très-bien fait, mais il a fait par lui.
Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie ;
Quant à moi, ces larcins ne me font point envie.

¹ Voir Ronsard, 1^{er} vol., page 225.

N
E
T
N
E

MAGASIN

J'approuve que chacun écrive à sa façon ;
J'aime sa renommée et non point sa leçon.
Ces esprits maladroits, d'une veine infertile,
Prennent à tout propos ou sa rime ou son style ;
Et de tant d'ornements, qu'on trouve en lui si beaux,
Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux...

Regnier et La Fontaine eussent certainement applaudi à ces vers de Théophile, dont la forme et le fond sont excellents.

Enfin, même pour Chapelain, objet de cette énigme, Boileau a-t-il été juste ? N'a-t-il pas affreusement abusé des droits de la critique, lorsque, dans une parodie célèbre, il a insulté un vieillard dont toute la vie fut droite et pure ? C'est ce que nous allons étudier en racontant la biographie du célèbre auteur de la *Pucelle*.

Jean Chapelain naquit à Paris, le 4 décembre 1595. Son père était notaire au Châtelet ; et sa mère avait été une des grandes admiratrices de Ronsard. Il fit de bonnes études ; apprit, sans maître, l'italien et l'espagnol, et suivit les cours de l'École de médecine. Il devint percepteur-gouverneur de MM. de la Trousse, fils du grand-prévôt de France. Cette éducation dura dix-sept ans ; telle fut la confiance qu'il sut inspirer au père de ses élèves, que celui-ci lui confia l'administration de sa fortune et de sa maison. Chapelain ne s'était point encore livré à son goût pour la poésie ; il étudiait attentivement les principes de la poétique et de la langue française qu'il possédait aussi bien qu'homme de son temps. Il fut admis, en 1627, à l'hôtel Rambouillet¹ ; Marini étant venu faire imprimer à Paris son poème de l'*Adone*, Chapelain en écrivit la préface, ce qui le mit en vue et attira sur lui les regards de Richelieu. Il publia une traduction bien écrite du roman espagnol de Gusman d'Alfarache, et fut membre de cette Société de gens de lettres² qui devint l'Académie française. Ce fut lui qui écrivit les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, modèle d'une critique pleine d'urbanité. En assumant la plus grande responsabilité de cette pièce, qui, au fond, révolta l'outrecuidant Scudery et le Cardinal, Chapelain faisait acte de courage ; mais il avait appris à Richelieu la loi des trois unités, et ce singulier nourrisson des Muses accorda une pension de 1,000 écus à son maître, dont la reconnaissance éclata par une ode dont nous allons citer quelques strophes.

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, l'*Hôtel de Rambouillet*, 8^e vol., page 196.

² Voir *Fondation de l'Académie*, 8^e vol., page 132.

DES DEMOISELLES.

Grand Richelieu, de qui la gloire
Par tant de rayons éclatants
De la nuit de ces derniers temps
Éclaircit l'ombre la plus noire ;
Puissant esprit, dont les travaux
Ont borné le cours de nos maux,
Accompli nos souhaits, passé notre espérance ;
Tes célestes vertus, tes faits prodigieux,
Font revoir en nos jours, pour le bien de la France,
La force des héros et la bonté des Dieux !

.

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué,
Il ne saurait être *offusqué*¹ ;
La lumière en est toujours pure.
Dans un paisible mouvement
Tu t'élèves au firmament,
Et laisses contre toi murmurer sur la terre.
Ainsi le haut Olympe à son pied sablonneux
*Laisse*² fumer la foudre et gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquille et lumineux.

.

Ébloui de clartés si grandes,
Incomparable Richelieu,
Ainsi qu'à notre demi-dieu,
Je te viens faire mes offrandes.
L'équitable siècle à venir
Adorera ton souvenir,
Et du siècle présent te nommera l'Alcide ;
Tu serviras un jour d'*objet* à l'univers,
Aux ministres d'exemple, aux monarques de guide,
De matière à l'histoire et de sujet aux vers.

Ce n'est sans doute point là le vol du vrai poète, mais, à tout prendre, on peut accepter ces strophes avec beaucoup d'autres que le ridicule n'a point attaquées. Il écrivit successivement des odes semblables au duc d'Enghien, au comte de Dunois et au cardinal Mazarin. « M. le prince (Condé) savait par cœur, dit Tallemant, toute l'ode que Chapelain fit pour lui ; il la portait dans sa pochette avant qu'elle fût imprimée. » Racine, en sa jeunesse, avant de publier l'ode de *la Nymphe de la Seine*, sollicita les

¹ Mauvaise expression. Le reste de la strophe est très-bien.

² Négligence.

avis de Chapelain, qui lui indiqua quelques sages corrections, et, ce qui valait encore mieux pour le jeune poète, lui fit obtenir une gratification de 100 louis et une pension de 600 livres. Lorsque Colbert, suivant les volontés de Louis XIV, voulut avoir une liste des littérateurs, tant nationaux qu'étrangers, sur lesquels devait s'étendre la munificence du prince, ce fut à Chapelain que le ministre crut devoir s'adresser. L'écrivain répondit dignement à la pensée du roi ; il apprécia souvent avec un rare bonheur et toujours avec une grande sérénité d'esprit ses rivaux et ses contemporains ; il oubliait les épigrammes que quelques-uns avaient lancées contre lui. Forcé de parler de ses propres travaux, il les jugea avec un laisser-aller et un bon goût toujours rares parmi les gens de lettres. Il n'était bruit, du reste, que de l'avènement prochain de la *Pucelle*, dont quelques chants défrayaient déjà l'admiration des salons. La publication avait été permise par les censeurs dès 1646, le poème ne parut cependant que dix ans après, en 1656... Ce fut la fin des beaux jours de Chapelain ; le ridicule le tua. C'est qu'aussi on ne peut rien imaginer de plus étrange que cette étrange composition. Vous croyez peut-être, Mesdemoiselles, qu'il s'agit de la délivrance de la France par la noble fille de Vaucouleurs ? C'est bien cela, mais tous les personnages de cette grande et belle scène historique ne font que remplir les rôles d'une allégorie. La France est *l'Ame de l'homme en guerre avec elle-même* ; le roi Charles, *la Volonté, maîtresse absolue, portée au bien par sa nature, mais facile à entraîner au mal* ; les Anglais et les Bourguignons, *les Transports de l'appétit irascible* ; Dunois, *la Vertu*, Tannegui, *l'Entendement* ; la Pucelle d'Orléans, *la Grâce Divine* !... Faites donc un poème épique avec une telle machine ! Ce fut une chute épouvantable ; Boileau, abandonnant le rôle sévère de la critique, se jeta sur le vieillard qu'il outragea de la façon la plus indigne et la plus cruelle. « Ce Chapelain, a dit « un écrivain moderne, que sa *Pucelle* a rendu si ridicule, que dans ses « derniers jours son avarice et ses vêtements grimaçants de reprises et de « pièces firent surnommer le *Chevalier de l'araignée*, avait été le littérateur à la mode, et non-seulement ce qu'on appelle un poète de salon, « mais un homme aimé, considéré des ministres ; Richelieu, Mazarin « l'avaient employé, non-seulement comme poète, mais dans des négociations étrangères. » Ajoutons qu'il traça le plan du Dictionnaire de l'Académie, qu'il défendit Corneille et qu'il protégea la jeunesse de Racine.

Il mourut le 22 février 1674. On trouva chez lui 50,000 écus qu'il avait amassés avec trop d'avarice. En finissant cet article, qu'il me soit permis de citer un des meilleurs fragments de la *Pucelle*.

LE TRONE DE DIEU.

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même, et, vêtu de splendeur,
Sans bornes est rempli de sa propre grandeur.
Une triple personne en une seule essence,
Le suprême Pouvoir, la suprême Science,
Et le suprême Amour, unis en Trinité,
De son règne éternel forment la majesté.
Un volant bataillon de ministres fidèles,
Devant l'Etre infini, soutenu sur ses ailes,
Dans un juste concert de trois fois trois degrés
Lui chante incessamment des cantiques sacrés.
Sous son trône étoilé, patriarches, prophètes,
Apôtres, confesseurs, vierges, anachorètes,
Et ceux qui par leur sang ont cimenté la foi.
L'adorent à genoux, saint peuple du saint Roi.
A sa gauche et debout, la Vierge immaculée,
Qui, de grâce remplie et de vertu comblée,
Conçut le Rédempteur dans son pudique flanc,
Entre tous les élus obtient le premier rang.
Au même tribunal où tout bon il réside,
La sage Providence à l'univers préside ;
Et, plus bas, à ses pieds, l'inflexible Destin
Recueille les décrets du jugement divin.
De son être incréé, tout est la créature ;
Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature,
Des éléments divers est l'unique lien,
Le Père de la vie et la source du bien.
Tranquille possesseur de sa béatitude,
Il n'a le sein troublé d'aucune inquiétude,
Et, voyant tout sujet aux lois du changement,
Seul, par lui-même, en soi, dure éternellement.
Ce qu'il veut une fois est une loi fatale,
Qui toujours, malgré tout, à soi-même est égale,
Sans que rien soit si fort qui le puisse obliger
A se laisser jamais ni fléchir ni changer.
Du pécheur repent la plainte lamentable
Seule peut ébranler son vouloir immuable,
Et, forçant sa justice et sa sévérité,
Arracher le tonnerre à son bras irrité !

Dans ce tableau il y a quelques beaux traits ; mais lisez Milton ou Dante,
Mesdemoiselles !

A. G.

N
E
T
N
E

MAGASIN



INDUSTRIE.



LE CAOUTCHOUC.

Chante l'hiver qui voudra ; toute sa poésie ne vaut pas un doux rayon du soleil de mai ! Ceux qui l'ont célébré étaient certainement des imaginations malades et mélancoliques, pour lesquelles le beau temps semblait être une insulte ou une bravade ! Quel que soit le charme des guirlandes de givre et des ruisseaux nacrés, rien ne nous paraît beau l'hiver, si ce n'est pourtant une serre chaude. La plus jolie femme, grelotant, perd son éclat et sa fraîcheur, comme la pauvre fleur qui s'est laissé surprendre par la bise. Demandez à tous ces jolis oiseaux qui font, au printemps, l'ornement de nos jardins, de quel œil ils voient arriver cette gelée qui convertit en pierre leur boisson de chaque jour ! Demandez à ces pauvres petits enfants mal vêtus, mal nourris, à ces vieillards souffrants et malades, ce qu'ils pensent de l'hiver !... ou plutôt, vous, jeunes filles dont l'âme est bonne et charitable, secourez-les, mais ne les interrogez pas... vous frémiriez au récit de leurs souffrances ! Donnez ! donnez ! et la vie vous sera légère !

Cependant notre siècle fait chaque jour des efforts pour triompher de cette triste saison ; et si, pour le pauvre, elle est restée la même, ce n'est pas à l'industrie qu'il faut s'en prendre. Les procédés de chauffage sont meilleurs que ceux d'autrefois et plus économiques ; les vêtements, plus confortables et plus chauds. C'est aussi la saison des soirées, des concerts et des fêtes !... Alors que l'art de la musique n'avait pas encore pénétré partout, que chaque famille ne possédait pas un musicien, que la tendresse de nos mères n'avait point encore imaginé les bals de jeunes filles, d'enfants ; tous les plaisirs de l'hiver se réduisaient aux spectacles. Les bals, exclusivement destinés aux grandes fortunes, étaient de nombreuses assemblées parées, guindées, musquées, où les jeunes femmes s'ennuyaient, où les jeunes filles ne s'amusaient guère, mais où chacun posait, suivant son rôle ; on gardait toute sa vie le souvenir d'une de ces soirées, et l'on en parlait dans toutes les grandes occasions, par ton et par vanité. Aujourd'hui, nos petites réunions ont un but unique, celui de s'amuser ; et l'on y parvient souvent, car on n'invite que des amis ; là où il n'y a ni gêne ni prétention on est toujours heureux.

Même progrès sous le rapport du confortable; chaque jour marque une amélioration. Il n'est pas encore loin le temps où l'on n'avait autre chose en hiver que des souliers de cuir très-lourds, spongieux, humides, et propres à donner des rhumes et des maladies de poitrine. A cette époque, les bienfaits du caoutchouc ne s'étaient pas encore révélés, et l'on ne l'employait guère que pour des balles de jeu de paume, ou pour effacer le crayon sur le papier. Là se bornait son rôle, si étendu aujourd'hui, si utile dans les arts, que l'on ne sait où s'arrêtera son emploi dans l'industrie, pour laquelle il devient une mine inépuisable : chaussures, chapeaux, vêtements, maisons... Ne riez pas, Mesdemoiselles; on fait des maisons en caoutchouc; maisons portatives, légères, et qu'au besoin on pourrait presque mettre dans sa poche... Tout le monde a pu admirer une de ces habitations féeriques à la dernière exposition d'industrie au Palais de Cristal, à New-York. Dans un coffre de grandeur moyenne, se trouvaient une maison pour loger une personne, un sofa, un lit et un gaban! Cela ne donne-t-il pas l'envie de revenir au bon temps où les peuples étaient nomades? Quel plaisir de courir ainsi par le monde, son habitation sur le dos, comme un Bernard l'Ermite!

La maison se compose de quatre murs et d'un toit, souples, pliants, et pourtant solides et imperméables; avec quatre bâtons la maison se trouve soutenue et montée en un instant; le sofa et le lit se gonflent d'air au moyen d'un soufflet qui se trouve aussi dans le coffre; par le même procédé, le gaban se convertit en un petit bateau qui va parfaitement sur l'eau, et à l'aide duquel on peut passer la rivière. Tout cela en gomme élastique, ou caoutchouc!

Or, qu'est-ce que le caoutchouc? C'est le produit laiteux d'un arbre de l'Amérique, que les habitants désignent sous le nom d'hévé, et que nous connaissons nous-mêmes depuis longtemps sous ce nom. Aujourd'hui, les naturalistes l'ont changé pour celui de *siphonie* ou *siphonia*, nom qui semble rappeler l'usage auquel le caoutchouc était plus spécialement consacré dans les premiers temps (siphons, sondes, etc.). Cette fois au moins ce changement paraît avoir un but sérieux, celui de populariser un peu le nom d'une chose utile, et nous devons en savoir d'autant plus de gré à ces Messieurs que le cas est rare; car, si la science nous apparaît toujours, à nous autres femmes, sous des formes si repoussantes et si maussades, c'est que les noms barbares dont on l'affuble sont peu propres à nous la rendre compréhensible et aimable, et que si, parfois, une bonne âme, prenant en pitié notre ignorance, essaye de l'habiller à la française, en la

dépouillant de ses oripeaux grecs ou latins, on crie aussitôt au sacrilège, et l'anathème est lancé contre le profane... On dirait (disons cela bien bas), que ces Messieurs de la science ne sont pas fâchés d'en garder le monopole.

Le *siphonie* ou *siphonia*, l'*hevé blanc* ou l'*hevea* est un arbre qui croît communément au Brésil et à la Guiane. Il appartient à la famille des euphorbes ; son tronc s'élève à une hauteur de cinquante à soixante pieds ; son écorce est grisâtre et peu épaisse. Si l'on fait seulement une incision à l'écorce, il en sort aussitôt un suc laiteux. Pour en obtenir une plus grande quantité, les habitants du pays commencent par faire au bas du tronc une entaille profonde qui pénètre dans le bois, puis une autre incision qui prend du haut jusqu'à l'entaille ; et, de distance en distance, on pratique d'autres coupures latérales et obliques, qui viennent aboutir à l'incision longitudinale ; toutes ces incisions conduisent le suc laiteux dans un vase placé à l'ouverture de l'entaille.

Lorsqu'il sort de l'arbre, le caoutchouc prend toutes les formes qu'on veut lui donner. Les naturels du pays en enduisent des moules d'argile qui ressemblent le plus souvent à des poires. Le suc s'épaissit à l'air, et devient une résine molle et grisâtre ; on expose les moules à la fumée, ce qui leur donne la couleur brune que nous connaissons. Lorsque la matière est encore molle, on peut y graver quelque dessin que ce soit. Dès que le caoutchouc est sec, on brise le moule, dont les fragments sortent par l'ouverture réservée à cet effet.

Le *jatropha elastica* fournit aussi du caoutchouc au commerce, mais en moindre quantité que l'hévé ; au surplus, le principe qui constitue le caoutchouc se rencontre dans beaucoup de plantes et d'arbres. Le suc du figuier commun croissant en Provence en a fourni jusqu'à un dixième de son poids environ ; mais la plus grande partie du caoutchouc du commerce nous vient du *siphonia*, arbre très-commun, ainsi que nous l'avons dit, au Brésil et dans la Guiane.

Le caoutchouc n'est connu en Europe que depuis le commencement du dix-huitième siècle ; longtemps il resta sans emploi. On commença à s'en servir pour faire disparaître les traces de crayon ; puis on en fabriqua tous les instruments qui exigent de la souplesse et de l'élasticité.

Le caoutchouc pur se trouve dans le commerce, non-seulement ayant, comme nous l'avons dit, la forme de poire ou d'autres moules, mais encore en masses grisâtres, quelquefois rosées ou gris de lin. Ces masses sont pliantes, élastiques, et susceptibles de s'allonger considérablement

sans se briser. Quand on les coupe, elles présentent une surface lisse et polie : mais, pour couper un morceau de caoutchouc en feuilles minces, on éprouve souvent une grande difficulté, et le couteau semble plutôt déchirer le morceau que le diviser : il suffit de mouiller la lame, et l'on peut alors produire des feuillets aussi minces qu'on le veut, et des fils qui peuvent servir à confectionner des tissus extrêmement élastiques.

Mis en contact avec la flamme d'une bougie, il prend feu promptement et brûle avec facilité, mais en répandant une odeur fétide; il est inaltérable à l'air, imperméable à l'eau ; il ne se dissout que dans un très-petit nombre de substances, telles que l'éther, l'huile de térébenthine, et particulièrement l'huile volatile que l'on obtient en distillant le charbon de terre pour en tirer le gaz de l'éclairage.

L'emploi du caoutchouc se multiplie de jour en jour : il sert à faire des vernis précieux qui ont l'avantage de ne pas s'écailler ; on en enduit des étoffes, que l'on rend ainsi imperméables, et, par conséquent, d'une grande utilité pour les voyages : enfin, on le réduit en fils déliés, on le tisse, et l'on en confectionne toute espèce d'étoffes élastiques pour bretelles, ceintures, coussins, appareils de sauvetage. Le tissu doit, pour jouir de toutes les propriétés requises, posséder une élasticité que l'usage ou les variations de la température ne peuvent altérer. Pour obtenir cette qualité, on mélange le caoutchouc avec une petite quantité de soufre ; il prend alors le nom de *caoutchouc vulcanisé*. Cette substance ainsi préparée est d'un usage fréquent dans l'industrie : on en fait des ressorts servant à la fermeture des portes, des rondelles pour les tuyaux de gaz à becs mobiles ; enfin des rondelles d'une grande épaisseur, qui sont destinées à amortir les chocs des wagons de chemins de fer.

Au milieu de tous ces emplois si utiles de la gomme élastique, nous devons certainement applaudir à l'usage de cette chaussure imperméable, passée tout récemment dans nos habitudes ; les caoutchoucs, tels que l'industrie nous les présente aujourd'hui, garantissent nos chaussures légères de l'humidité, nous préservent du froid et de toutes les maladies qui en sont la suite, en nous laissant la possibilité de nous chauffer légèrement en dessous.

Nous n'applaudirons pas avec le même enthousiasme aux tissus destinés à rendre les habits ou les chapeaux d'homme imperméables. Si ce n'est ici qu'une mesure d'économie pour les habits de ces messieurs, elle serait au plus admissible en voyage, ou adoptée, comme mesure sanitaire, pour un régiment de conscrits ; partout ailleurs elle nous paraît d'assez mauvais

goût. Malgré le confortable dont notre siècle s'entoure, il ne faut pas oublier que les hommes, plus robustes que nous, doivent savoir résister à la mollesse, et que nous n'avons jamais pu leur voir impunément des ombrelles ou des manchons. Que ces messieurs nous pardonnent notre franchise, nous leur passons les caoutchoucs en chaussure ; mais nous aurons, je crois, de la peine à nous accoutumer à ces manteaux, à ces paletots, à ces chapeaux, qui ressemblent, à s'y méprendre, à de la toile cirée.

N'en déplaise à l'industrie, qui n'en est pas moins admirable, et au bel arbre de la Guiane, qui n'en est pas moins précieux !

M^{me} L. LENEVEUX.



ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la reine qui, montée sur le trône à l'âge de six ans, en descendit volontairement à l'âge de vingt-huit ?



MŒURS ET COUTUMES.



JOURNAL DE VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE.

(Suite et fin.)

Après trois mois de traversée sans événement remarquable, on aperçut enfin le port de Chagrès, ville de l'Amérique du Sud. Le vaisseau jeta l'ancre et hissa le pavillon tricolore. Le fort s'élève majestueusement sur une montagne et domine la ville, qui s'étend dans la colline ; une riche et fraîche végétation l'entoure. Tout l'équipage poussa des cris de joie, et le mot terre ! retentit de toutes parts. La mer était mauvaise ; le capitaine, malgré le désir que témoignaient des passagers de descendre sur-le-champ, ne voulut pas y consentir. Le navire, balancé par le roulis, attendait donc un temps plus calme ; la mer se couvrit d'embarcations montées par des Américains, des Espagnols, des Anglais, arrivant au-devant du vaisseau. Cependant le capitaine, vaincu par les instances des plus impatients, consentit à faire mettre les chaloupes en mer ; quelques personnes, que le voyage avait rendues très-malades, s'empressèrent d'y descendre.

Quoique M. Durmont eût été grièvement atteint par le mal, il était

trop obligeant et trop poli pour ne pas céder sa place aux plus pressés; il resta donc, et le capitaine lui en témoigna sa satisfaction.

Un nombre désigné de passagers prirent donc place dans les chaloupes, et chacun leur souhaita un abord heureux.

Cependant il s'écoula de longues heures avant qu'on vît reparaître les matelots. Une crainte vague, un triste pressentiment serrait le cœur de tout l'équipage! La nuit vint; plus de doute, il devait être arrivé un malheur... Trois fois le signal resta sans réponse! Le capitaine, ne pouvant plus résister à son inquiétude, fit mettre à la mer son canot et voulut lui-même s'informer des causes de ce silence de mort!

A peine le brave commandant avait-il détaché son embarcation du flanc du navire, qu'il vit arriver à force de rames un canot monté par des nègres; hélas! il venait confirmer les tristes pressentiments du capitaine. Les barques, une fois arrivées près des rescifs, avaient sombré avec une partie des passagers! Sept d'entre eux avaient péri!... Tout en donnant des larmes aux malheureuses victimes de leur imprudence, Ida et son père remercièrent le Ciel d'avoir épargné leur vie.

Ils abordèrent enfin sur cette terre tant désirée, et, le lendemain, le soleil commençait à peine à faire sentir ses rayons brûlants, que déjà nos voyageurs réunis visitaient le port de Chagrès. Des ruines de fortifications s'y voient encore çà et là; ils remarquèrent de misérables huttes ou cases, formées de bamboux et de feuilles de palmiers; de ces tristes habitations, où l'on ne logerait pas dans notre France un chien de chasse d'un prix médiocre, nos voyageurs virent sortir, avec le plus grand étonnement, des femmes avec une toilette qui, chez nous, ne serait admise que dans un bal: fleurs dans les cheveux, robes de mousseline à volants, mais tout cela souillé de la fange des marais fétides, très-communs en ce pays. Des femmes mulâtres, couchées nonchalamment dans des hamacs à la porte de leur cabane, se balançaient avec un mouvement régulier et monotone; d'autres parcouraient les rues en souliers de satin blanc, portant des corbeilles de fruits sur leur tête! La population de Chagrès est composée d'Espagnols, d'Indiens et d'Américains.

Le lendemain nos voyageurs voulurent visiter Crusès. De Chagrès à cette ville il y a vingt-huit lieues de rivière à remonter; la navigation en est très-difficile, à cause des brisants. On nomme cette rivière la rivière aux Caïmans, sorte de crocodiles que l'on y rencontre fréquemment et dont la présence est toujours peu rassurante pour les voyageurs. M. Durmont, Ida et plusieurs passagers de l'*Eclair* s'embarquèrent sur un étroit et long

canot, creusé dans un arbre d'acajou et conduit par des nègres fort habiles rameurs et bons pilotes. On fut cependant huit jours à parcourir ce trajet de vingt-huit lieues. Chaque nuit on dressait des tentes sur la côte et l'on s'y reposait. Combien de fois la pauvre Ida ne regretta-t-elle pas sa patrie et la sécurité du toit maternel ! M. Durmont cherchait alors la main de son enfant, et, la pressant pour la rassurer, il la trouvait froide et tremblante. Rien n'était moins propre, en effet, à donner de la sécurité à une jeune fille que les précautions nombreuses que l'on était forcé de prendre pour n'être pas attaqué par les animaux féroces qui peuplent ces parages.

La végétation de ce pays est admirable; partout des baobabs, des orangers, des mimosas. Des lianes immenses, chargées de fleurs et de fruits, s'élancent, grimpent aux branches, redescendent en guirlandes et sont peuplées de milliers d'oiseaux-mouches nacrés des plus vives couleurs, de papillons aux ailes étincelantes. La terre disparaît couverte de plantes vigoureuses, cachant sous leur feuillage épais des myriades de reptiles et d'animaux inconnus à notre pays.

La ville de Crucès est assez considérable. Il s'y fait un grand commerce de mules, soit qu'on les vende aux voyageurs, soit encore qu'on les loue pour se rendre à Panama. Au milieu de la ville de Crucès est une église construite avec simplicité. On remarque, au milieu, un caveau fermé par une large porte de fer d'un aspect formidable ; c'est là que l'on vient entreposer l'or que l'on retire des mines.

A peine arrivé, M. Durmont sentit avec le plus profond désespoir qu'il était parvenu au terme de la vie, et que ses forces épuisées ne lui permettraient pas d'aller plus loin... A sa maladie vint encore se joindre l'inquiétude la plus affreuse sur le sort de son Ida ! Pendant quelques jours il lutta contre la mort... Mais atteint par la fièvre épidémique qui régnait alors à Crucès, il comprit que toute espérance de guérison était perdue ; Ida elle-même, ne pouvant résister au fléau, fut bientôt en péril de la vie. Le bon M. Durmont fit prier un prêtre de l'assister dans ses derniers moments, et, les larmes du désespoir dans les yeux, la sueur glacée de la mort sur le front, il le supplia, les mains jointes, de ne pas abandonner sa chère enfant qui allait rester sans appui sur cette terre étrangère !

Lorsque après deux mois d'une fièvre ardente, la pauvre Ida revint à la raison, elle avait tout perdu, M. Durmont était mort... Longtemps encore elle l'ignora, elle était si faible... Pourtant, un jour, pressée par ses questions, sa bonne hôtesse lui répondit par des larmes...

Ida était bonne, douce ; son dévouement et ses soins près de son père lui avaient gagné tous les cœurs ; aussi sa triste position excita-t-elle de vives sympathies. Le prêtre qui avait assisté son père ne l'avait pas abandonnée, et, fidèle à sa promesse, il lui trouva, à Panama, une place honorable dans une honnête famille, où elle devait faire l'éducation de deux jeunes enfants.

Ida ne voulut pas quitter Crucès sans visiter la tombe de son père ; malheureuse victime de son amour paternel, il avait rencontré la mort où il croyait trouver la fortune ; beaucoup, à cette époque, avaient eu le même malheur, mais tous n'avaient point un but aussi honorable !

La pauvre Ida faillit mourir de douleur sur ce tombeau qui renfermait ce qu'elle avait de plus cher au monde. Elle arracha une fleur solitaire qui croissait sur sa tombe : « Viens, lui dit-elle, viens, tu seras mon talisman, mon soutien, mon égide sur cette terre où je suis jetée comme un enfant perdu ! Oh ! je serai toujours digne de toi ! »

Il fut convenu que la jeune fille se rendrait à Panama aussitôt que ses forces lui permettraient d'entreprendre le périlleux passage de l'isthme ; il fallut toute la bonté et l'affection désintéressée de sa chère hôtesse pour que la santé lui revînt ; car Ida ne pouvait plus payer aucuns soins mercenaires, tout ce qu'elle et son père avaient apporté d'argent se trouvait depuis longtemps épuisé !

Ce ne fut pas sans des larmes amères qu'Ida quitta M^{me} Mathéo, pour traverser la partie de l'isthme qui sépare Crucès de Panama ; lorsque l'*arieros* (conducteur) lui présenta la mule, il fut obligé de porter la jeune fille presque évanouie sur les flancs du docile animal. Revenue à elle, Ida regarda longtemps en arrière, agitant, en signe d'adieu, son mouchoir blanc, tout mouillé de pleurs.

Au nombre des passagers qui formaient la cavalcade dont Ida faisait partie, quelques-uns devaient rejoindre le navire qui mouillait dans la mer Pacifique pour aller en Californie ; trois *arieros* conduisaient les mules de charge.

Rien n'est plus affreux et plus dangereux que le passage de l'isthme de Panama ; une fois engagés dans les gorges des montagnes appelées Cordilières, il arrive souvent que les voyageurs sont attaqués, malgré les armes dont ils ont toujours la précaution de se munir. Les mules gravissent d'un pas lent et assuré les roches coupées par d'immenses précipices ; ces animaux semblent prendre plaisir à se pencher sur l'abîme ; plus d'une

fois Ida ferma les yeux et recommanda son âme au Créateur, en s'abandonnant à sa garde.

Pendant la marche, l'un des guides fit entendre, par trois fois, un cri rauque et sauvage, Ida pâlit d'effroi... On attendit quelques minutes, puis on entra dans un passage, non moins difficile à parcourir que celui des Thermopyles, mais beaucoup moins célèbre. Ce défilé est si étroit qu'une seule mule peut à peine y passer. Ida s'expliqua alors le cri du gardien qui l'avait tant effrayé. Ce signal est d'usage, à l'entrée de cet étroit défilé, pour empêcher le croisement de deux mules, qui deviendrait funeste aux voyageurs.

Ida commençait à se rassurer, et regardait avec étonnement des singes qui se balançaient aux longues lianes et aux arbres gigantesques en faisant les grimaces les plus grotesques, lorsqu'elle fut tirée de sa préoccupation par un mouvement rétrograde de la mule qui refusait d'avancer. Notre jeune voyageuse fut alors saisie d'une véritable épouvante, car elle vit à ses pieds un profond précipice que recouvrait un arbre jeté en travers ; cet arbre servait de pont. A l'entrée de ce pont rustique et terrible gisait une mule morte de fatigue, sans doute ; l'arrieros fut obligé de bander les yeux de celle que montait Ida, tant cette vue lui causait de frayeur. Enfin, on traversa sans autre accident ; mais, pour comble de malheur, un violent orage s'étant déclaré tout à coup, une pluie torrentielle vint percer jusqu'aux os nos pauvres émigrés ; et les petits ruisseaux qui, un quart d'heure auparavant, traversaient en tous sens le chemin, étaient devenus autant de lacs ; les mules avaient de l'eau jusqu'aux flancs, et plusieurs furent blessées par des morceaux de roches qui se détachaient à chaque instant et que la rapidité des eaux faisait rouler avec fracas jusqu'au fond des précipices ; le tonnerre grondait avec éclat, et ce bruit effroyable se répétait d'écho en écho, de rocher en rocher... Pauvre Ida, elle qui n'avait jamais quitté Paris ! elle que la tendresse d'une bonne mère avait jusque-là préservée de tout danger ! quelle dut être sa frayeur ! Elle pria Dieu et se résigna...

Enfin l'orage cessa, et le soleil brûlant de la Nouvelle-Grenade eut bientôt séché la route et réchauffé les membres engourdis de nos pauvres voyageurs, dont les forces et le courage commençaient à s'épuiser.

Avec quelle joie ils arrivèrent, du fond des gorges étroites des montagnes, presque sur le sommet ! Ils virent poindre une espèce de ruine, d'une forme gracieuse ; c'était l'ancienne Panama. Les guides entonnèrent une chanson ; la gaieté revint dans la caravane, tous les dangers étaient passés.

Panama est la capitale du département de l'Isthme, dans la république de la Nouvelle-Grenade, au fond du golfe qui porte ce nom, à quatre lieues de l'ancienne Panama, détruite par les Anglais en 1673. Panama a un évêché, un collège remarquable et une belle cathédrale.

La mer Pacifique s'étend calme et tranquille à ses pieds. Le soleil couchant dorait de ses rayons la cime des clochers des églises dont la toiture, tapissée d'huîtres perlières, est d'un effet éblouissant. La ville contient trente mille habitants environ ; on y voit beaucoup de ruines d'anciens couvents ; la porte de la ville est en pierre et de forme mauresque ; l'on entre par la *ravale*, espèce de faubourg. Plusieurs commerçants français y sont établis et viennent tenter, en ces pays lointains, une fortune que leur pays leur a refusée. La place est remarquable par les combats de taureaux qui s'y donnent, et par l'affluence extraordinaire de la population avide de ce barbare spectacle. Les rues sont grandes et propres, les maisons hautes, mais construites en bois et couvertes comme nos granges ; toutes ont des balcons en bois et de nombreuses portes que l'on ouvre le soir pour laisser circuler librement un air lourd et brûlant. Les chambres sont séparées par des cloisons qui, semblables à de simples paravents, ne s'élèvent pas jusqu'aux plafonds, toujours dans le but de laisser à l'air une plus libre circulation. Les murs et le parquet sont tapissés de nattes, et des hamacs suspendus dans chaque pièce permettent aux habitants de se reposer pendant le jour, car la chaleur du climat leur ôte cette énergie et cet amour du travail qui caractérisent les hommes des zones tempérées.

Ida fut accueillie avec joie par un riche habitant créole, époux d'une femme charmante, et père de deux jeunes enfants auxquels la jeune Française devait donner des soins comme institutrice.

Plusieurs jours se passèrent en promenades, en parties de plaisir ; les bons hôtes d'Ida, qui avaient pris un grand intérêt à ses malheurs, essayaient de l'en distraire. Les mœurs, les usages, les coutumes du pays, tout devint pour Ida une source d'observation et de distraction. Le dimanche, elle se rendit à l'église, et ce ne fut pas sans étonnement qu'elle remarqua les dames espagnoles, qui peuplent en grande partie la ville, suivies de petits nègres portant de riches coussins de velours ou de tapisserie ; une fois arrivées dans l'église, elle les vit s'asseoir à la mode orientale, sur les talons, et écouter la prédication et la messe dans cette posture, que nos mœurs et nos habitudes nous feraient regarder comme très-peu convenable au saint lieu. Pourtant la jeune Parisienne était ravie du goût qui préside à leur toilette : des robes satinées et bouffantes, des mantilles

de blonde légère, donnent à leur teint pâle quelque chose d'idéal et de vaporeux ; deux longues tresses de cheveux noirs comme le jais retombent avec grâce sur leurs blanches épaules.

Les jours de cérémonies religieuses on fait voir au public des statues de la Vierge ou des saints, soit en or, soit en argent, habillées de dentelles et couvertes de perles fines que les dames de la ville s'empressent d'offrir pour ces fêtes.

Lorsque Pâques arrive, ce sont des processions continuelles et dont les nôtres ne sauraient donner qu'une idée fort imparfaite. D'abord, le jour de l'entrée du Seigneur à Jérusalem, on choisit la plus belle mule du pays, et l'on y place une statue en plâtre de grandeur humaine et représentant Jésus-Christ ; les prêtres l'entourent, une foule de petites filles nègres, de l'âge de cinq à six ans, habillées de satin rose et de dentelles, suivent la marche ; elles portent sur la tête l'ancien bonnet cauchois ; ces bonnets sont garnis des plus riches dentelles, et des épingles en diamants en retiennent les plis volumineux. La fraîcheur et la richesse de ces vêtements donnent à ce nombreux cortège un air de luxe féerique qui n'est pas sans grandeur.

La procession s'arrête devant un couvent de l'ancienne Panama en ruine, et se retourne sur un signe, pour saluer le Christ, avec un ensemble et une prestesse admirable ; la porte du couvent s'ouvre, aux acclamations de la foule qui couvre le chemin de fleurs fraîches. Une religieuse en sort, tenant à la main un plat d'argent, sur lequel sont placés quelques gâteaux qu'elle présente à la mule qui porte la statue du Christ.

La semaine de la Passion n'est pas célébrée avec moins de pompe. Le vendredi-saint, à la lueur de mille lampes en verre, ornées de guirlandes de fleurs, une procession a lieu dans les rues ; les croisées, les balcons, remplis de fleurs, sont illuminés avec une pompe majestueuse ; toutes les dames sont en grand deuil ; ce jour-là, les jeunes créoles de onze à douze ans, les plus distinguées de la ville, sont vêtues d'une sorte de blouse en velours noir, avec une toque faite de la même étoffe et ornée d'une grande plume blanche retenue par une aigrette de diamants. Des statues de grandeur humaine, représentant la Vierge et les saints, sont portées par les nègres les plus forts de la ville. La procession marche sur deux rangs, les femmes sont voilées d'un long voile de dentelle noire. Viennent ensuite les *pénitents* ; ce sont deux criminels, l'un habillé de blanc, l'autre de noir, la figure couverte et n'ayant aux yeux que les deux ouvertures indispensables pour se conduire ; ils marchent derrière, à quelque distance de la foule,

suivant les anciennes coutumes ; leur air contrit et humilié marque leur repentir ; grâce et liberté leur sont accordées après la cérémonie. Tout se termine par l'office divin ; les habitants retirent leurs flambeaux, les femmes, leurs guirlandes et leurs fleurs. Cette fête religieuse, pleine d'une douce poésie, laissa dans le cœur de la jeune fille une profonde émotion ; elle se demandait comment un pays à peine civilisé nous surpassait en pompe chrétienne.

La pauvre Ida avait tant souffert, que, sans l'idée d'être séparée de sa mère et de sa famille, elle se fût trouvée heureuse. La ville de Panama est si belle et les environs si pittoresques ! Ces savanes parsemées de mille fleurs inconnues à notre pays, ces rochers aux huîtres perlières, ces palmiers d'Amérique dont le riche feuillage est un abri impénétrable à la chaleur, cette verdure qu'un soleil brûlant ne dessèche jamais, tant la nature a été prévoyante à son égard, ce bel Océan Pacifique, toujours calme et serein ! quelle jeune Parisienne eût pu être insensible à de si nombreuses beautés ? il eût fallu que son âme fût inaccessible à toutes les grandes et sublimes poésies de la nature.....

Ida passa trois ans dans cette honnête et charmante famille ; elle sut se faire aimer des deux jeunes filles ses élèves ; sa conduite, digne et réfléchie, lui valut l'estime et la considération de tous. M^{me} *** songea elle-même à la récompenser de l'éducation et des talents qu'elle avait su, en si peu de mois, développer dans ses enfants. Son frère, riche créole, avait admiré la bonté de la jeune Française, il l'aimait ; il en avait parlé à sa sœur... Il la demandait en mariage.

M^{me} *** fut heureuse d'apprendre à Ida cette bonne nouvelle. Le Ciel avait récompensé le dévouement de M^{lle} Durmont, car cette demande remplissait tous les vœux secrets de son cœur. « A une condition pourtant, répondit-elle, c'est que sitôt que nous serons mariés nous irons chercher ma mère en France, pour la ramener près de nous. »

Ida est mariée, heureuse près de sa nouvelle famille. Elle console sa mère de la perte douloureuse d'un époux qui lui était bien cher. Elle a profité de son séjour de quelques mois en France, pour nous transmettre ce voyage qu'elle a écrit pour vous, Mesdemoiselles ; c'est une simple relation, sans art. Peut-être, à l'aide de quelques efforts, aurions-nous pu la rendre plus dramatique ; nous avons préféré lui laisser son cachet de vérité. Ida, nous en sommes sûre, se trouvera trop heureuse si elle a pu exciter en vous quelque douce sympathie.

EMMA HENRIOT.

N
E
T
N
E

RÉCRÉATIONS.



LES PROSCRITS.

Au moment de la Révolution de 93, une noble famille, poursuivie par le tribunal révolutionnaire, fut obligée de fuir la mort, en émigrant en Allemagne. Cette famille se composait d'un vieillard qui mourut peu de temps après, de sa fille et de son gendre. La jeune femme venait de donner le jour à un fils, et l'impossibilité d'emmener cet enfant, à travers mille périls, mille fatigues, sans savoir ce que l'on deviendrait soi-même, obligea la jeune mère à le confier à une femme, veuve depuis peu de temps, et qui venait elle-même de mettre au monde un petit garçon.

La jeune comtesse sentit son cœur se déchirer au moment où il lui fallut quitter ce fils chéri, qu'elle redoutait de ne jamais revoir : elle le couvrit de baisers et de larmes, en priant Dieu, du fond du cœur, de veiller sur ce cher trésor.

Plusieurs années se passèrent, pendant lesquelles la nourrice ne put ni recevoir, ni faire parvenir aucune nouvelle. Elle n'osait tenter d'écrire au comte, de peur d'attirer sur elle les soupçons et les rigueurs du tribunal révolutionnaire, qui avait des émissaires dans tous les coins de la France, et qui faisait épier tous les secrets des familles.

Cette pauvre femme, craignant que l'enfant du gentilhomme ne lui fût arraché si l'on connaissait son origine, s'était arrangée de manière à ce que l'on crût que les deux petits garçons étaient frères jumeaux. Au milieu de la précipitation d'un départ subit, on n'avait pu baptiser le fils du comte, et on ne l'avait point présenté à la municipalité, de peur de faire découvrir ses parents menacés. La nourrice avait donc fait baptiser secrètement les deux enfants, et conservait les papiers qui constataient les noms de chacun d'eux, afin que ces pièces pussent servir un jour à faire reconnaître le fils du comte.

Voilà donc les deux enfants passant, aux yeux de tout le monde, pour les deux frères, et élevés dans cette idée avec des soins égaux. La pauvre veuve n'avait jamais osé confier son secret qu'à une seule personne ; c'était le curé du village, qui perdit la vie sur l'échafaud pendant les jours de la terreur. Elle était l'unique appui de ces deux enfants, qu'elle aimait tous deux avec une tendresse de mère. Elle éprouva donc un véritable effroi lorsqu'elle se vit atteinte d'une grave maladie qui menaçait ses jours. Épouvantée à la pensée de l'état où elle laisserait sa jeune et intéressante

famille si elle venait à mourir, et de l'affreuse incertitude où seraient plongés les parents du jeune enfant qu'on lui avait solennellement confié, elle se désespérait de ne voir auprès d'elle aucune personne sur laquelle elle pût compter, et elle était dans un embarras extrême. Comment faire, et à qui s'adresser? La pauvre veuve ne se voyait entourée que de gens malveillants et dangereux, ou d'autres qui, babillards et indiscrets, ne manqueraient pas, par une raison ou par une autre, de trahir son secret. Enfin, sentant son état s'aggraver, elle pria Dieu avec ardeur de lui inspirer quelque moyen de sortir de cette terrible perplexité, et voici l'idée qui lui vint et qu'elle réalisa.

D'abord elle donna, devant plusieurs témoins, une somme assez importante qui provenait du comte, à une personne qui se chargea du soin de veiller sur les deux enfants, après sa mort, jusqu'à ce que quelqu'un vint les réclamer. Mais la plus grande difficulté subsistait toujours : comment faire connaître lequel des deux jeunes garçons était l'enfant du comte? Cette pauvre femme pensa qu'un jour les émigrés reviendraient dans leurs foyers et qu'ils rentreraient sans doute dans les domaines de leurs pères, et elle se basa sur cette prévision.

Le château du comte était resté inhabité depuis le départ de la noble famille, et la veuve en possédait toutes les clefs. Elle résolut donc de se glisser dans l'antique demeure, afin d'y exécuter son plan.

C'était pendant une nuit d'hiver : il faisait un froid rigoureux. Elle enveloppa soigneusement les deux enfants dans d'épais vêtements, et, dès que l'obscurité fut profonde, elle partit avec eux.

Le château était situé dans un lieu isolé qui dominait toute la campagne ; plusieurs sentiers couverts y conduisaient, sans aucun danger d'être vu ni entendu. La veuve pénétra donc dans le manoir avec les deux enfants, tout surpris, tout effrayés de cette expédition nocturne, si incompréhensible pour eux. Le silence, l'obscurité qui régnaient dans la campagne et dans le château, les faisaient trembler ; ils se serraient contre leur mère, qui tenait à la main une petite lampe dont la lueur faible et vacillante éclairait à peine l'étroit espace où ils marchaient tous les trois. Les enfants suivirent la pauvre veuve dans les longs corridors sombres et froids, et ils arrivèrent enfin dans la chambre qu'occupait autrefois la châtelaine. La nourrice, toute brisée de fatigue et d'émotion, se reposa un moment, puis elle dit aux deux enfants d'un ton solennel : « Regardez bien tout ce que je vais faire, et tâchez de vous le rappeler toujours. »

Les petits garçons, frappés de tout cet appareil mystérieux, regardèrent

avec attention tous les mouvements de leur mère, qui, prenant des outils qu'elle avait apportés avec elle, frappa énergiquement sur les planches du vieux parquet, afin d'y pratiquer une ouverture, et fit retentir l'antique château d'un bruit violent, qui courut en s'éteignant de salle en salle.

Après de courageux efforts, la veuve parvint à soulever une planche, sous laquelle elle fit glisser une petite boîte qui contenait les papiers propres à établir l'identité du jeune héritier du manoir; ensuite, elle referma hermétiquement l'ouverture, et traça à cette place du parquet, avec un fort poinçon, une croix qu'elle fit toucher aux enfants; puis elle dit, dans l'espoir que ce souvenir se graverait dans leur mémoire: « Si vous revenez jamais en ces lieux, souvenez-vous de cette nuit mystérieuse et n'oubliez pas de chercher à cette place. »

Les petits garçons avaient quatre ans à cette époque, et la singularité de cette excursion devait, ainsi que le pensait leur mère, frapper assez leur esprit pour qu'ils s'en souvinssent toujours.

Elle retourna ensuite au village, et les deux enfants dormirent tout le long du chemin. Les événements de la nuit leur semblaient être un rêve, et, peu à peu, ce souvenir s'effaça de leur esprit. Quelque temps après, la pauvre veuve sentit son état s'aggraver, et, dans l'impossibilité où elle se trouvait de recevoir les secours de la religion, elle recommanda son âme à Dieu, et elle mourut.

Un an plus tard, les désordres et les malheurs de l'anarchie ayant cessé en partie, le comte envoya en France un domestique sûr et dévoué, qui devait lui ramener l'enfant depuis si longtemps pleuré. Ne trouvant plus la nourrice, il ne sut à quel indice reconnaître lequel des deux enfants était le fils de son maître. Il écrivit au comte pour lui demander ses instructions, et reçut l'ordre de les emmener tous les deux.

Comprenez-vous toute la joie mêlée d'incertitude douloureuse et poignante, qui anima le cœur de ces malheureux parents en embrassant ces deux enfants, sans savoir lequel des deux était leur fils, lequel ils devaient presser sur leur cœur avec une tendre effusion! La jeune mère en embrassait un; puis, tout à coup, elle s'imaginait que celui qu'elle tenait entre ses bras n'était point son enfant; alors, elle les étreignait tous les deux à la fois sur son cœur. Tantôt elle trouvait que l'un avait le regard de son époux, tantôt que l'autre avait son sourire; et rien ne venait mettre un terme à leur perplexité.

FÉLICIE BÉNARD.

(*La fin au prochain numéro.*)



MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10^me ANNÉE.

LETTRE III.

A BLANCHE.

Décembre 1853.

J'ai honte, amie, du paquet que je t'adresse ! Mais c'est en vain que j'ai protesté, il a fallu que je consentisse à l'envoyer : sépia, musique, tapisserie, deux gravures de modes, patrons à n'en plus finir, dessins de broderie à ne plus les compter ! Comment, avec la petite somme que tu as confiée au *Magasin*, est-il parvenu à pouvoir te fournir tant et de si ravissantes choses, depuis de la musique de Félicien David, jusqu'à ces nobles débris du château de Kenilworth, immortalisé par Walter Scott ? Je n'en sais rien, ce n'est point mon affaire ; mais, pourvu que tu sois contente, tout sera bien.

Cela dit, revenons à nos bonnes petites causeries. Que penses-tu de ma jolie petite nichée de jeunes filles et d'enfants ? Ne sont-ils pas pleins de grâce ? En les regardant, je me prends à murmurer :

Chers enfants, dansez, dansez,
 Votre âge
 Échappe à l'orage,
 Par l'espoir gaiement bercés,
 Dansez, chantez, dansez !

Mais, avant que vos mains se soient entrelacées dans une ronde joyeuse, avant que vous ayez rendu à sa nourrice le charmant marmot que l'on va baptiser, souffrez, de grâce, que nous détaillions vos ravissantes toilettes. La dernière venue n'a point encore quitté sa jolie capote ; elle porte une pelisse faite sur le modèle que nous avons donné, et sa robe est d'une soyeuse popeline unie ; elle admire cette belle jeune fille de quatorze ans qui regarde d'un œil si doux les petits enfants jouant à ses pieds. Son costume est ravissant : jupe de taffetas rose, canezou blanc sur lequel on a reporté deux pièces taillées en biais faisant berthe, coiffure en ruban. La troisième de ces belles jeunes filles n'a que douze ans ; sa coiffure *Eugénie* sied à ravir à son frais visage ; elle porte une robe bayadère, et sa con-

fection de velours ajusté est ornée de boutons et de passementeries, genre d'ornement très à la mode et fort élégant. Mademoiselle la future chrétienne, qui me paraît peu se préoccuper du saint sacrement qu'elle va recevoir, a une robe de baptême faite en tablier avec petits plis, et garnitures en plumetis. Elle porte un grand collet en mérinos blanc, orné de soutache. On fait également des collets en piqué anglais, relevés par des bandes plumetis. Quant au petit bonnichon de mademoiselle, c'est un fouillis de petits rubans et de valenciennes. Son frère, qui n'a que deux ans, et qui laisse si philosophiquement chiffonner son toquet de feutre blanc orné d'une grande plume, a une robe en piqué blanc garnie de petits galons; deux espèces de bretelles croisées font ornement sur le devant de la poitrine, elles sont fixées sur l'épaule par deux boutons à grelot. Cela dit, je devrais bien clore ma description et ne point parler de monsieur le sérieux. Mais avouons que son feutre est joli, quoiqu'il soit peut-être un peu pâle pour son pantalon orné de bandes, et que sa blouse de velours est très-élégante. La coupe des manches est coquette!...

Es-tu contente à présent? M'adresseras-tu encore d'incessantes requêtes en faveur de tes petites sœurs, de tes petites nièces, de tes petites filleules, de tes petits cousins, de tes petites cousines?... J'ai voulu, d'un seul coup, satisfaire à toutes les demandes, et tu vois que je t'envoie des patrons pour tous les âges, patrons dont je te garantis l'excellence, parce qu'ils sortent tous de la meilleure maison en ce genre qui existe à Paris.

Je t'avais parlé d'un costume de cour: voilà déjà le manteau prescrit. Je ne pense pas que ce vêtement puisse exercer une grande action sur les modes nouvelles; mais comme ce n'est que le premier pas d'une réforme, il faut attendre pour se prononcer. Seulement on peut préjuger que tous les tissés d'or, que toutes les lourdes soieries auront, à la cour du moins, les honneurs de l'hiver. L'or ruissellera, et déjà l'on peut voir des sorties-de-bal et des coiffures où il étincelle. A propos de sorties-de-bal, on fait grand usage de la pluche et du cygne. Du reste, de la pluche, on en met partout, et les bandes de cette étoffe sur les confections font un très-joli effet; elle a des reflets doux qui vont à ravir et relèvent même les vêtements un peu passés. On pose beaucoup de grandes dentelles autour de la pièce des pelisses; c'est très-riche, mais à la condition que le bas du vêtement est lui-même garni de dentelle. Lorsque la fortune permet de porter de belles choses, il faut que ce soit d'une manière complète; un vêtement simplement orné peut être très-beau, un luxe *pleurard* ne l'est jamais. Les velours et le drap sont les étoffes d'hiver préférées pour les confec-

tions; pour les orner, les fourrures, les passementeries et les peluches. On voit beaucoup moins de jais que l'année passée. Les capuchons ont presque complètement disparu. Les draps foncés, avec garnitures en peluche bleue, rose, oreille-d'ours, conviennent parfaitement aux jeunes filles de ton âge. Jusqu'à présent, j'ai heureusement peu rencontré d'effilés. Beaucoup de pelisses élégantes sont doublées de peluche de couleur tendre; c'est très-frais et très-distingué. Les formes n'ont point varié.

Tu te plaindras sans doute, amie, que je ne te parle point encore des robes de bal. J'ai pour excuse la meilleure des raisons : les salons avec leur joyeuse harmonie ne se sont point encore ouverts. Si je ne craignais pas de faire de la politique, j'en accuserais les Turcs et les Russes. Cependant j'ai entrevu quelques coiffures; elles se font en général avec des rubans lamés de fleurs ou de plumes. Ces coiffures sont riches et légères; les masses se trouvant placées en arrière des tempes, du feuillage garnit seul le sommet de la tête. A travers une masse de robes habillées, j'ai néanmoins admiré une toilette de bal dont je vais te donner le détail.

C'était une robe à deux jupes de tulle, la plus longue faisant légèrement la queue; tout autour courait une guirlande de feuillage monté sur tiges d'or; la seconde jupe, descendant un peu plus bas que le genou, était relevée par trois touffes de roses-noisette à feuillage d'or. Le corsage était à taille longue et très-décolleté, des épaules surtout; le devant de la poitrine avait pour ornement une mince guirlande de feuilles vertes et or, descendant jusqu'à la taille et paraissant supporter un gros bouquet de roses semblables à celles de la robe enfouies dans un feuillage étincelant. Je crois que comme garniture de robes, les fleurs relevées par l'or auront un très-grand succès. Attendons et ne devançons pas les violons. J'ai vu beaucoup de feuillages veinés or et argent; tiens-en note, je te prie, soit pour coiffure, soit pour garniture de robes.

Il n'y a aucun changement dans la coupe et dans le choix des étoffes de robes. Cependant j'ai vu quelques basques plissées; l'innovation ne m'a point semblé heureuse. Je ne te parlerai pas ce mois-ci de la lingerie; regarde l'immense planche que je t'envoie; choisis, et mets-toi vite à l'ouvrage, afin que les dernières heures de l'année te trouvent attachée à un travail que ma main aura choisi pour toi.

Ma chère Blanche, que toutes les belles fées, amies de la jeunesse, te fassent des jours heureux! Que tout soit sourire et bonheur pour toi! Que Dieu protège tous ceux que tu aimes; qu'il te garde la santé et qu'il ne

fasse germer dans ton âme que des pensées de poésie, d'ordre et de travail! Enfin, qu'il me laisse à moi un peu de ton cœur...; ce sont les vœux bien sincères de ton amie. G.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



Moyen de teindre la mousse pour la conserver.

Il suffit de plonger la mousse bien appropriée dans une eau de bleu d'indigo aussi foncée que possible, puis la faire sécher sur des feuilles de papier à l'ombre, en ayant soin de la retourner de temps en temps, pour éviter qu'elle ne se moisisse.



OUVRAGES DIVERS.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Coiffure Clissold en laine de Saxe (n° 60).

Cette coiffure porte le nom de la dame à qui nous la devons. Ce nom doit nous être cher, car il rappelle une de ces âmes bienfaisantes dont la fortune est employée au soulagement des classes indigentes. Cette coiffure est aussi une des plus charmantes nouveautés qui nous soient venues de Berlin. Nous allons tâcher de l'expliquer le plus clairement possible, ce qui serait très-difficile si nous ne connaissions l'intelligence et l'adresse de nos abonnées. Cette coiffure est en laine de Saxe, en couleur rose, bleue, blanche, etc.

On commencera par faire une fanchon descendant seulement jusqu'à l'oreille. Celle que nous avons vue chez M^{me} Sophie Helbronner est faite en tricot point de diamant; mais on peut également la faire au point d'écailles, point clair, et même au crochet, si l'on ne savait pas tricoter; car tout l'agrément de cette coiffure consiste dans ses ornements.

Après avoir fait la fanchon, dont la forme est indiquée au n° 60, on prendra un écheveau entier de laine de Saxe de la même couleur que la fanchon; on le coupera d'un seul côté en le laissant dans toute son épaisseur, puis on le nouera de distance en distance par deux centimètres avec un bout de laine pareille, et en serrant le plus possible. Quand l'écheveau sera ainsi préparé dans toute sa longueur, il ressemblera assez à ces jarretières de laine blanche que l'on nouait avec de la laine rouge; alors avec des ciseaux on coupera entre chaque nœud, et bien au milieu, toute la laine de l'écheveau, en réservant seulement deux brins. Ces deux brins formeront le cordon destiné à fixer les petits pompons que ce travail produit; on brossera ensuite ou l'on peignera chaque petit pompon. Lorsque l'écheveau sera ainsi préparé, on recommencera sur un autre, jusqu'à ce que l'on ait assez d'ornement pour garnir le bonnet, comme nous allons l'expliquer.

Sur le devant de la fanchon on formera avec l'ornement préparé des espèces de boucles ou vents croisant un peu l'une sur l'autre; on rattachera le haut par un point sur la fanchon.

Ces boucles devront avoir au milieu 10 centimètres de hauteur et descendre près de l'oreille, en augmentant toujours de 2 centimètres. Lorsque la garniture sera arrivée de l'oreille au tournant, on fournira davantage, et les boucles devront avoir 40 cent. de hauteur. Si l'on veut, on coupera les boucles au milieu, ce qui formera une masse de bouts longs et pendants du plus gracieux effet, et que la gravure n'aurait pu indiquer sans cacher la forme de la fanchon. Les bouts coupés seront moins lourds que les boucles entières.

Les pattes ou brides sont faites de ce même ornement; elles ont la longueur d'un écheveau de laine de Saxe dans son entier, sans être coupé; il en faut trois écheveaux pour chaque bride, ce qui forme six cordons. On les maintient ensemble dans le bas et dans le haut par quelques légers points qui ne doivent pas s'apercevoir. Le derrière de la fanchon se garnit comme le milieu du devant par des boucles qui doivent être très-longues sur le milieu de la fanchon et diminuer graduellement en se rapprochant de l'oreille; les boucles du milieu auront 50 centim. de hauteur plus ou moins, suivant le goût de la personne pour les coiffures tombantes.

Lorsque les petits pompons de cette jolie coiffure sont faits avec soin et suffisamment brossés ou peignés, ils acquièrent une telle légèreté qu'ils ressemblent à de la plume. On peut faire cette coiffure de toute couleur, mais elle n'est vraiment jolie qu'en couleur claire. On peut aussi la faire de deux nuances, en mêlant deux écheveaux de laine rose et blanc; bleu et blanc sont de charmantes couleurs; *bleu-Louise* et noir, ou *gros bleu* et blanc sont plus solides et d'un bon effet.



Bonnet habillé pour Spectacle ou Dîner (n° 59).

Ce gracieux bonnet se fait avec toute espèce de dentelle; néanmoins, on sait que pour la saison d'hiver, le point d'Alençon ou de Venise est le plus riche. On le garnit de petit velours noir et de velours épinglé groseille.

Pour monter cet élégant bonnet, on commencera par couper un rond de tulle noir apprêté; à l'aide de quelques plis, on lui donnera facilement la forme de la tête; on bordera ensuite ce fond, qui doit être très-petit, d'un léger ruban de même couleur; alors, on posera sur le devant une dentelle, que l'on soutiendra en la fronçant très-peu; le picot devra, pour ce premier rang, se trouver posé du côté du front. Lorsque l'on sera arrivé près de l'oreille, on relèvera la dentelle sur le fond, comme une sorte de barbe, c'est-à-dire la dentelle pied contre pied, et le picot en sens inverse du premier rang, ainsi qu'on peut le voir au n° 59. On posera ensuite un troisième rang à quelque distance du second et dans le même sens; puis un quatrième qui devra former bavolet et terminer le bonnet.

Le velours avec lequel on garnit le bonnet doit avoir, le noir, 10 cent. de largeur; le velours épinglé groseille, une hauteur de 4 cent. Pour garnir cette coiffure, on posera sur le devant, jusqu'aux oreilles, de très-petits nœuds en velours noir et groseille, en alternant les couleurs; arrivé près de l'oreille, on garnira en dessous de la dentelle avec des coques et des nœuds mêlés, on ajoutera en dessus un nœud dont les bouts devront avoir environ 35 cent. Le nœud de derrière doit être très-tombant, ainsi qu'on le voit au n° 59. Les brides se font avec du velours beaucoup plus large. Ces petits nœuds alternés noirs et rouges, et posés sur tout le devant du bonnet, ont une certaine originalité, dont la distinction est incontestable.



FILET.

Dessin de filet carré reprisé, garniture de rideaux, couvre-pieds, nappe d'autel, etc. (n° 55).

Ce joli dessin se fait sur filet carré. Pour éviter la peine de faire le fond, on peut se

curer du filet fait au métier ; mais, pour l'employer à ce dessin, on est obligé de le poser en biais sur l'étoffe, ce qui mettra le réseau dans le sens où il se trouvera placé sur la feuille de patron.

Il ne faut pas confondre le filet fait au métier avec le gros tulle-filet que souvent les marchands présentent sous la première de ces deux dénominations ; le véritable filet est absolument carré, et chaque angle du réseau est arrêté par un nœud qui ne diffère en rien du filet à la main.



TRICOT.

Dentelle mauresque (n° 57).

On montera son tricot sur 10 mailles.

1^{re} aiguille.

1 jetée à l'envers (c'est-à-dire passer son aiguille droite sous le fil, le tourner autour de l'aiguille et le ramener à soi, cela avant de commencer à tricoter.

1 rétrécie à l'envers.

1 unie.

2 jetées.

1 unie.

2 jetées.

3 unies.

1 jetée.

1 rétrécie.

1 unie.

2^e aiguille.

3 unies.

1 jetée.

1 rétrécie.

2 unies.

1 à l'envers.

2 unies.

1 à l'envers.

3 unies.

3^e aiguille.

1 jetée à l'envers.

1 rétrécie à l'envers.

2 unies.

2 jetées.

3 unies.

2 jetées.

1 rétrécie.

2 unies.

1 jetée.

1 rétrécie.

1 unie.

4^e aiguille.

3 unies.

1 jetée.

1 rétrécie.

2 unies.

1 à l'envers.

1 unies.

1 à l'envers.

1 rétrécie.

2 unies.

5^e aiguille.

1 jetée à l'envers.

1 rétrécie à l'envers.

2 unies.

2 jetées.

5 unies.

2 jetées.

1 rétrécie.

2 unies.

1 jetée.

1 rétrécie.

1 unie.

6^e aiguille.

3 unies.

1 jetée.

1 rétrécie.

2 unies.

1 à l'envers.

6 unies.

1 à l'envers.

1 rétrécie.

2 unies.

7^e aiguille.

1 jetée à l'envers.

1 rétrécie à l'envers.

2 unies.

2 jetées.

1 unie.

1 rétrécie.

2 jetées.

1 rétrécie.

2 unies.

2 jetées.

1 rétrécie.

2 unies.

1 jetée.

1 rétrécie.

1 unie.

8^e aiguille.

3 unies.

1 jetée.

1 rétrécie.

2 unies.

1 à l'envers.

4 unies.

1 à l'envers.

3 unies.

1 à l'envers.

1 rétrécie.

2 unies.

9^e aiguille.

1 jetée à l'envers.

1 rétrécie à l'envers.

1 rétrécie à l'endroit.

1 unie, en la tournant (c'est-à-dire prise en dessous).

2 jetées.

1 rétrécie.

3 unies.

1 rétrécie.

2 jetées.

1 unie (prise en dessous).

1 rétrécie.

2 unies.

1 jetée.

1 rétrécie.

1 unie.

10^e aiguille.

3 unies.

1 jetée.

1 rétrécie.

1 rétrécie.

1 unie.

1 à l'envers.

6 unies.

1 à l'envers.

1 rétrécie.

2 unies.

11^e aiguille.

1 jetée à l'envers.

1 rétrécie à l'envers.

1 rétrécie à l'endroit.

1 unie, prise en dessous.

2 jetées.

1 rétrécie.

1 unie.

1 rétrécie.
2 jetées.
1 unie, prise en dessous.
1 rétrécie.
2 unies.
1 jetée.
1 rétrécie.
1 unie.

12° aiguille.

3 unies.
1 jetée.
2 rétrécies.
1 unie.
1 à l'envers.
4 unies.
1 à l'envers.
1 rétrécie.
2 unies.

13° aiguille.

1 jetée à l'envers.

1 rétrécie à l'envers.
1 rétrécie à l'endroit.
1 unie, prise en dessous.
2 jetées.
1 sans la tricoter, et la jeter
sur deux prises ensemble.
2 jetées.
1 unie, prise en dessous.
1 rétrécie.
2 unies.
1 jetée.
1 rétrécie.
1 unie.

14° aiguille.

3 unies.
1 jetée.
2 rétrécies.
1 unie.
1 à l'envers.
2 unies.
1 à l'envers.
1 rétrécie.

2 unies.

15° aiguille.

1 jetée à l'envers.
1 rétrécie à l'envers.
1 rétrécie à l'endroit.
3 unies.
1 rétrécie.
2 unies.
1 jetée.
1 rétrécie.
1 unie.

16° aiguille.

3 unies.
1 jetée.
2 rétrécies.
1 unie.
1 rétrécie.
2 unies.
Recommencer à la première
aiguille.



PATRONS.

Bonnet de nuit ou du matin (n° 1).

Ce bonnet, dont la forme est gracieuse, a le rare avantage de tenir parfaitement sur la tête. Il se fait, pour la nuit, en jaconas et simplement orné de petits plis; on le brode si l'on en veut faire un bonnet du matin.

Le fond se taille en biais. Le devant, par moitié, est indiqué près du n° 12; la patte, qui descend, s'arrête près du nom de Constance, et la petite pointe Marie Stuart, qui s'avance sur le devant, est marquée de la lettre L. Le fond entier se fronce jusqu'à la lettre M; c'est sur la petite patte n° 14 que viennent se fixer les fronces également réparties. La bande n° 13 ne sert que comme doublure; elle est large d'un doigt, et se pose en dessous sur toute la partie du devant, en assemblant les deux lettres et en tournant sur la patte jusqu'à la lettre M. Elle est dessinée par moitié de sa longueur.

L'ornement de ce bonnet consiste en deux masses de petits plis, distantes chacune de 5 centimètres et chacune composée de quatre plis: l'on doit faire ces plis avant la confection du bonnet. La garniture de devant est formée de deux bandes en jaconas avec deux plis, au bord desquelles on ajoute une petite valenciennes d'un centim. de hauteur. Les garnitures prêtes à poser doivent avoir de 3 à 4 centim. La première de ces garnitures se pose tout à fait au bord et se fronce également sur le devant et autour de l'oreille jusqu'au poignet de derrière, qui commence à la lettre M. A cet endroit, la garniture ne sera plus que soutenue; la coulisse une fois serrée la froncera toujours assez. La seconde garniture se pose à 10 cent. de la première et de la même façon; mais elle s'arrête au bout de la patte, en tournant près du poignet de derrière. Pour cacher les fronces du rang de dessus, on pose sur ce dernier rang un petit poignet en biais d'un demi-centimètre de hauteur, que l'on coud par un rang de points-arrière de chaque côté. (Voir l'ensemble n° 15.)

En brodant ce bonnet avec un des jolis dessins de semés que nous donnons dans le Journal, et en choisissant également un joli dessin de garniture, on fera avec cet excellent patron un charmant bonnet négligé.



Robe de chambre pour Enfant de trois à quatre ans, avec grande Pèlerine. Petit talma pour Enfant de deux ans (n° 6).

Cette petite robe de chambre, d'une extrême commodité pour les enfants, se fait en drap côtelé ou en camelot anglais ; celle que nous avons figurée était marron et de cette dernière étoffe ; on peut également la faire en flanelle. Le n° 1 est la moitié du dos et le n° 2 est la moitié du devant ; ces deux morceaux doivent s'assembler dans le sens où ils sont placés ; le n° 3 est la moitié de la manche, les plis indiqués doivent se trouver à la couture du dessous de bras ; et le n° 4, qui est le revers de cette manche, doit se coudre au morceau de dessous, en faisant rapporter les lettres A B ; le n° 5 est la moitié du petit col, qui ouvre derrière et ferme avec des agrafes ou des boutons. Ce vêtement est très-chaud, et laisse à l'enfant une parfaite aisance de mouvements ; le n° 6 en marque l'ensemble.

Le n° 7 est une grande pèlerine, que l'on ajoute à cette robe dans les temps plus froids ou en cas d'indisposition ; elle se fait en étoffe pareille, et se double en soie légère ; elle est dessinée par moitié sur le patron et dans toute sa grandeur ; le dos est indiqué sur la feuille, ainsi que le devant. Le n° 7 marque à la fois le patron et l'ensemble de la pèlerine, qui peut faire un charmant talma pour enfant de deux ans. Le patron est excellent ; en velours, et garni de galon à trois rangs, il est du plus joli effet, ainsi qu'on peut le voir au n° 7.



Corsage de dessous en flanelle pour Enfant de deux à quatre ans (n° 8).

Le n° 8 est la moitié du devant d'un corsage en flanelle ; le n° 9 est la moitié du dos ; les indications écrites sur ces deux morceaux ne nécessitent pas d'explications, les boutons qui doivent fermer le dos sont eux-mêmes dessinés. Il faut cependant observer que ce patron n'a pas d'épaulette ; la manche n° 10 en fait l'office, elle est dans son entier. La ligne sur laquelle est inscrit *manche du corsage* est le côté qui descend sur le bras ; le haut, où se trouve la lettre F, viendra joindre la lettre semblable du corsage, marquée au coin de l'échancrure ; et la lettre E sera appliquée sur la pareille lettre. On fera de même pour le second côté de la manche ; de cette façon, les deux HH fermeront cette manche courte sur le bras ; elle sera ainsi ajustée entre le derrière et le devant, et servira d'épaulette. Le n° 11 figure l'ensemble du petit gilet ou corsage de dessous vu par derrière ; il est bordé d'un ruban de soie de même couleur.



Manteau de lit en brillante ou percale brodée (n° 16).

Ce manteau, qui emprunte sa forme aux vêtements grecs, est à la fois d'une grande commodité et d'une extrême distinction. Le devant est entièrement de biais, ainsi que l'indique le patron, et le derrière à fil droit ; la manche, qui s'ajuste entre ces deux morceaux, est froncée elle-même dans le col, et sert d'épaulette, dont ce patron est dépourvu. Cette manche est une sorte de draperie tombant sur l'avant-bras, ainsi qu'on peut le voir sur la figurine n° 20, s'arrondissant en dessous jusqu'à l'entournure.

La lettre F marque le devant et l'échancrure du col ; la ligne au-dessus de laquelle elle est placée est le devant du manteau dans toute sa longueur ; c'est ce morceau qui doit se tailler en biais. La lettre A indique la ligne de l'épaule jusqu'au C, qui est l'entournure ; la partie du patron qui s'étend sous cette lettre, à droite, est repliée sur elle-même jusqu'à l'E, qui doit s'étendre et rejoindre le morceau de derrière. La lettre D est la partie du dos parallèle à la lettre A, et descendant également sur l'épaule ; entre les deux morceaux doit se placer la manche n° 18. En assemblant les deux lettres A et D, qui y sont également indiquées, cette

partie est le haut de la manche qui se trouvera prise et plissée dans le col ; le bas de cette manche, qui s'élargit en entonnoir, est indiqué par deux B parallèles, qui en marquent la fermeture ; une fois assemblées, ainsi que nous l'avons expliqué, les deux lettres C marquées au-dessous de bras des deux morceaux de derrière et de devant, se trouveront réunies.

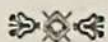
Le n° 19 est la moitié du col ; il faut mettre l'étoffe double sur la ligne indiquant *moitié du col du manteau de lit* ; elle figure le derrière. Lorsque le manteau est assemblé, on le fronce également sur toute la longueur du col, on le fixe au moyen d'un liséré ; la lettre F du col devra rejoindre la lettre semblable marquée au-devant du manteau.

On peut rendre ce manteau aussi riche que possible, en le brodant sur le devant, au col et aux manches ; nos feuilles donnent chaque jour un choix de dessins très-convenables pour ce genre d'usage.



Bonnet d'enfant de 6 à 8 ans, Broderie de Venise avec points de dentelle (n° 3).

Ce genre de bonnet est en ce moment très à la mode. Le n° 1 est le fond du bonnet, figurant un peu l'ovale ; il est dans son entier ; le milieu du devant est indiqué par la lettre S ; la passe, qui n'est dessinée que par la moitié, est marquée également au milieu par la même lettre S. Ces deux lettres rassemblées, on soutiendra légèrement le fond sur la passe, dans toute la partie du devant, et l'on froncera, à partir de l'oreille, également tout le derrière du bonnet. On le garnit de trois rangs de petite valenciennes, malines ou bruxelles, qui doivent tourner sur l'oreille ; le rang du milieu s'arrête en cet endroit entre les deux autres, et ne s'étend pas jusque sur le derrière. (Voir l'ensemble au n° 3.)



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|--|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Patron de robe de chambre d'enfant de 3 à 4 ans (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 2. Moitié du devant (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 3. Moitié de la manche de la robe de chambre (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 4. Moitié du revers de la manche (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 5. Moitié du col (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 6. Ensemble de la petite robe (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 7. Grande pèlerine pour la robe. — Talma pour enfant de 2 à 3 ans (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 8. Moitié de corsage d'enfant de 2 à 4 ans, flanelle (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 9. Moitié du dos (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 10. La manche entière (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 11. L'ensemble du corsage (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 12. Bonnet du matin ou de nuit (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 13. Bande pour le bonnet (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 14. Petit poignet pour le même bonnet (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 15. Ensemble du bonnet (<i>Voir aux Ouvrages</i>). | <ol style="list-style-type: none"> 16. Guimpe d'enfant de 3 à 5 ans. On ajoute des manches à cette petite guimpe, dont les n°s 20 et 21 fourniront le patron ; on trouvera de petits dessins mignardise pour la garniture et l'entre-deux au-dessus de la pèlerine petit talma. 17. Autre guimpe à plis creux, en mousseline ou jaconas, pour enfant du même âge. Le patron de fichu n°s 20 et 21 servira à la tailler, en ayant le soin de laisser sur l'étoffe la largeur des plis. Cette petite guimpe n'a d'autre garniture dans le haut qu'un poignet brodé, posé à plat et surmonté d'une petite bande très-étroite, festonnée, brodée et posée de même à plat. 20. Moitié du devant de fichu d'enfant servant de patron aux guimpes ci-dessus 16 et 17. 21. Moitié du dos du même fichu. 22 et 23. Les deux moitiés du col fermant par derrière, broderie au feston et œillets. 24. Poignet mousquetaire, dessin assorti pour manche mousquetaire. Cette manche relève sur le bras, ainsi que l'on peut s'en rendre compte au n° 16 ; elle |
|--|---|

ferme avec deux boutons, le premier sur le poignet qui ferme la manche, et le second en haut du revers.

25. Semés pour manches, fichu, bonnet de nuit ou de matin, etc., œillets ombrés, plumetis.
26. Autre semé pour robe d'enfant, tabayolle, pantalon, manches, etc.
27. Dessin de voilette pour application sur tulle de Bruxelles, jours indiqués.
28. Bordure riche pour jupon, volants et broderie anglaise, plumetis et jours.
29. Col pour enfant de 7 à 10 ans, broderie anglaise et feston.
30. Petit dessin pour garniture de col d'enfant, camisole, bonnet de nuit, etc., etc.
31. Petit dessin plumetis et feston, point de rose, pour mêmes objets.
32. Dessin de bordure ou garniture; il se fait tout au feston.
33. Feston pour les mêmes usages.
34. Riche bordure à dents, pour jupon, mouchoirs, etc.; le creux des dents se remplit maintenant d'une riche dentelle de Valenciennes ou Malines; cette

dentelle se coud en dessous et à plat, de manière à se trouver en haut au niveau de la dent.

Du n° 35 au n° 53, et de la lettre G à la lettre Z, alphabet riche fleuri, plumetis avec points de dentelle. L'alphabet sera complété dans le numéro prochain.

54. *Flavie*. Plumetis simple.
55. *Constance*. Plumetis.
56. *Emma*. Plumetis orné.
57. Dentelle mauresque au tricot (*Voir aux Ouvrages*).
58. Dessin de dentelle, filet carré, pour garniture de rideaux, couvre-pieds, devant d'autel, etc.
59. Bonnet pour dîners ou demi-toilette (*Voir aux Ouvrages*).
60. Coiffure Clissold, de Berlin (*Voir aux Ouvrages*).
1. Petit entre-deux mignardise, au-dessus du petit talma n° 7.
1. Petite bordure mignardise, près de la dentelle filet, et au-dessus de la coiffure n° 59. Les n°s de ces deux objets ont été oubliés à la gravure.



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Fond de bonnet pour enfant de 6 à 8 ans, point de Venise (*Voir aux Ouvrages*).
2. Moitié de la passe du bonnet (*Voir aux Ouvrages*).
3. Ensemble du petit bonnet.
4. Poignet brodé au plumetis pour manche demi-ouverte. Cette manche est descendante et ne ferme pas du bas; elle s'ajuste sur une manche froncée (n° 5) et se garnit d'une petite dentelle au bas du poignet.
5. L'ensemble de la manche.
6. Col breton. Ce col se fait double, en toile de Hollande ou en belle percale; on commence par faire les deux rangs de points de piqure; on le brode double, et, quoique de forme mousquetaire, il fait beaucoup mieux monté sur un petit poignet d'un demi-centimètre.
7. Ensemble du fichu col breton; il est en percale; il est orné, sur le devant, de chaque côté, de plusieurs rangées de petits plis piqués à points-arrière très-fins.
- 8, 9, 10, 11, 12. Dessins écailles, feston mat, pour volants de robe. Ce feston se fait sur mousseline, cachemire, mérinos, soie, et couleurs sur couleur; ce joli dessin est

gradué et réduit pour 4 volants; le plus petit est celui du haut; le 5^e, n° 12, est destiné au corsage et aux manches.

13. Patron de manche bretonne assortie au col n° 6. Ce poignet se fait comme le col en toile de Hollande, et se brode double; le morceau que le dessin représente, et qui paraît séparé au milieu par une ligne, ne forme qu'un seul morceau; le côté sans broderie se monte sur la manche et forme le dessous; le côté brodé relève dessus, à partir de la ligne du milieu; ce poignet n'a que deux boutons, un à l'endroit où la manche est froncée, et l'autre se pose où commence la broderie, c'est-à-dire où il se replie. Le haut du revers est libre sur la manche, sur laquelle il reste ouvert.
14. Manche marquise. Cette jolie manche, très-habillée, se fait en belle mousseline; elle est froncée sur un poignet de 22 cent. de large, c'est-à-dire la largeur exigible pour passer la main sans ouverture. Ce poignet est orné de trois petits plis; sur le poignet on ajuste une petite bande de mousseline, froncée légèrement et ayant également trois plis au

- bord; à cette première bande froncée on coud un entre-deux valenciennes à plat, puis encore une bande comme la première, d'environ 3 cent. de hauteur, et ornée de 3 plis. Ces deux bandes à petits plis doivent être un peu plus hautes sur le dessus de la manche que sur le dessous. — Lorsque les deux garnitures et l'entre-deux seront posés, on ajoutera au bord une dentelle de Valenciennes, ou autre, assortie à l'entre-deux, de 5 à 8 cent. de hauteur (Voir le n° 15).
16. Devant de manteau de lit (Voir aux Ouvrages).
 17. Moitié du dos du manteau (Voir aux Ouvrages).
 18. Manche entière du manteau (Voir aux Ouvrages).
 19. Moitié du col du manteau (Voir aux Ouvrages).
 20. Ensemble du manteau.
 21. Entre-deux pour camisole, dessus d'ourlet de jupon.
 22. Quart de mouchoir en application avec jours indiqués. Dessin riche.
 23. Bordure pour peignoir, manteau de lit, pour dessus d'ourlet de jupon. Ce joli dessin se fait entièrement au feston; il est très-facile à exécuter.
 24. S. B. Couronne de comte, feston point de rose.
 25. Ecusson riche avec boutons de roses et les initiales J. C.
 26. Eliza par un Z, dessin fleuri, myosotis, plumetis, petits œillets ou pois.
 27. Henriette. Plumetis riche.
 28. Aricie. Plumetis orné.
 29. Clorinde. Plumetis fleuri.
 30. Mary. Plumetis simple.
 31. Anne. Plumetis ou feston simple.
 32. Irène. Plumetis et pois.
 33. E. M. F. Plumetis simple.
 34. S. D. Plumetis riche.
 35. Margaret. Plumetis simple.
 36. Alice. Plumetis orné.
 37. Théodose. Plumetis.
 38. Estelle. Pois et grains de café, plumetis.
 39. Hélène. Plumetis.
 40. Elisabeth. Plumetis simple.
 41. J. S. Lettres riches au plumetis, pois, brides petits jours.
 42. Rosalie. Plumetis simple.
 43. A. F. Plumetis riche, œillets.
 44. A. S. enlacées. Plumetis.
 45. E. D. Lettres riches et fleuries, myosotis et petits œillets.
 46. E. D. Lettres gothiques, plumetis simple.
 47. E. F. Feston orné.



Explication de la planche de tapisserie coloriée.

Corbeille de fleurs pour tapis, dessus de table, meuble, écran, etc., etc.

Gros point.				Petit point.			
Canevas n° 10.	Le dessin aura	52 cent.		Canevas n° 8.	Le dessin aura	29 cent.	
» n° 16.	» »	35 »		» n° 14.	» »	19 »	
» n° 30.	» »	20 »		» n° 20.	» »	14 »	
				» n° 30.	» »	10, 5 ^m .	



Explication de la première gravure de modes.

TOILETTE DE GRAND DÎNER. Robe de taffetas écossais. Corsage demi-ouvert formant berthe, orné d'un effilé assorti. Guimpe plissée.

TOILETTE DE SOIRÉE. Robe de taffetas; les dessins doivent ressortir en blanc. Jupe à un seul haut volant découpé, surmonté d'un second petit volant qui forme tête. Les garnitures et les rubans sont assortis à la robe. Coiffure de blonde et de fleurs, avec petits muguets fixés sur les velours noirs.

TOILETTE SIMPLE. Casaque d'intérieur avec garniture en peluche. Le col et les manches blanches sont en toile de Hollande, brodés au plumetis. Capote en taffetas velouté.

Pour la 2^e gravure, voir au Petit Courrier.



MUSIQUE.

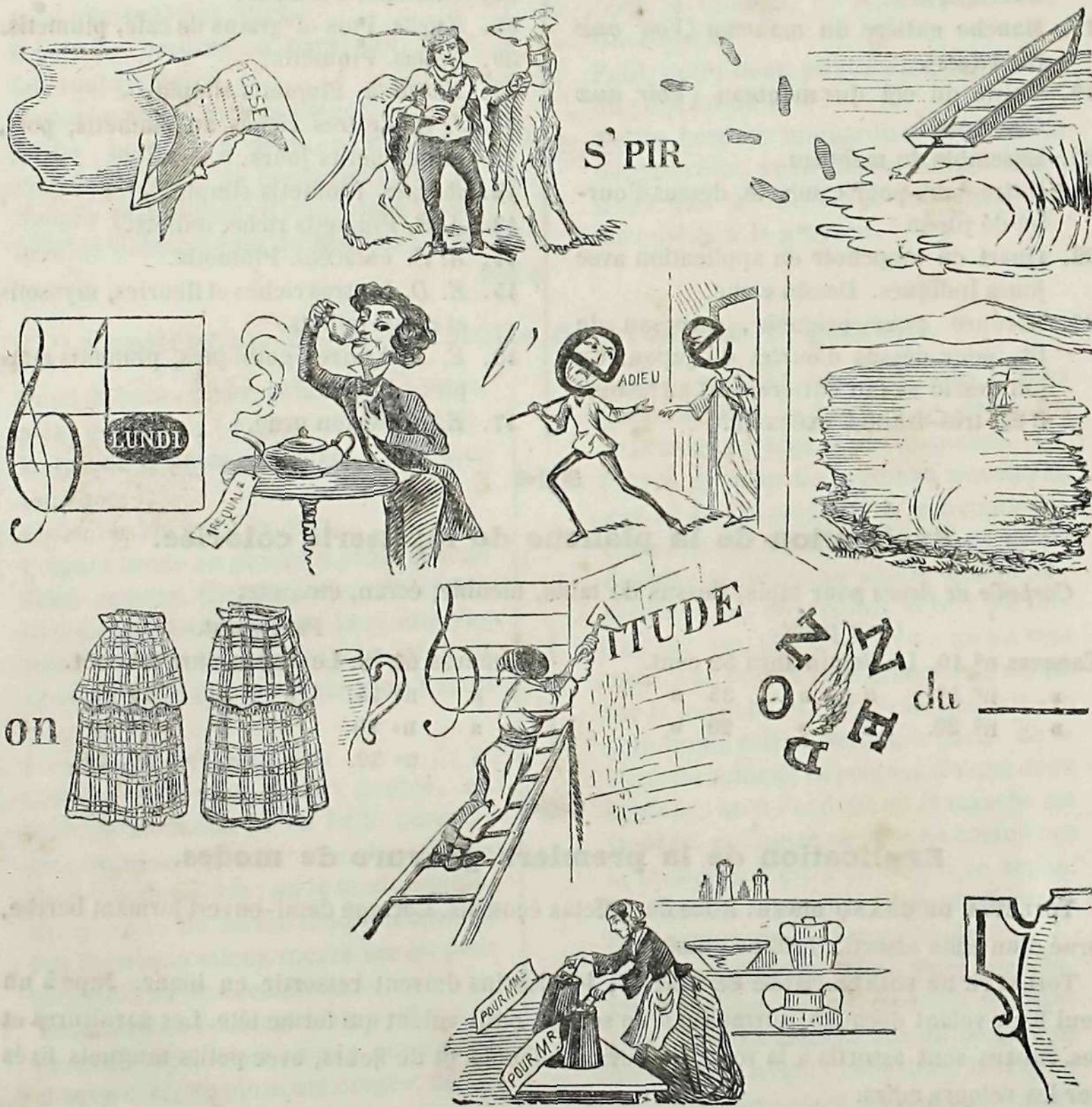
4^e Album.1^o Deux pensées mélodiques, par M. FÉLICIEN DAVID.2^o Un nid dans les roses, mélodie, par M. VICTOR PARIZOT.3^o La danse des tables, quadrille, par M. J.-B. TOLBECQUE.4^o Réverie, par MARIA GOLDSTADT.

Explication du Rébus du mois de Novembre.

Marche devant toi, car tout chemin mène à Rome.



RÉBUS.

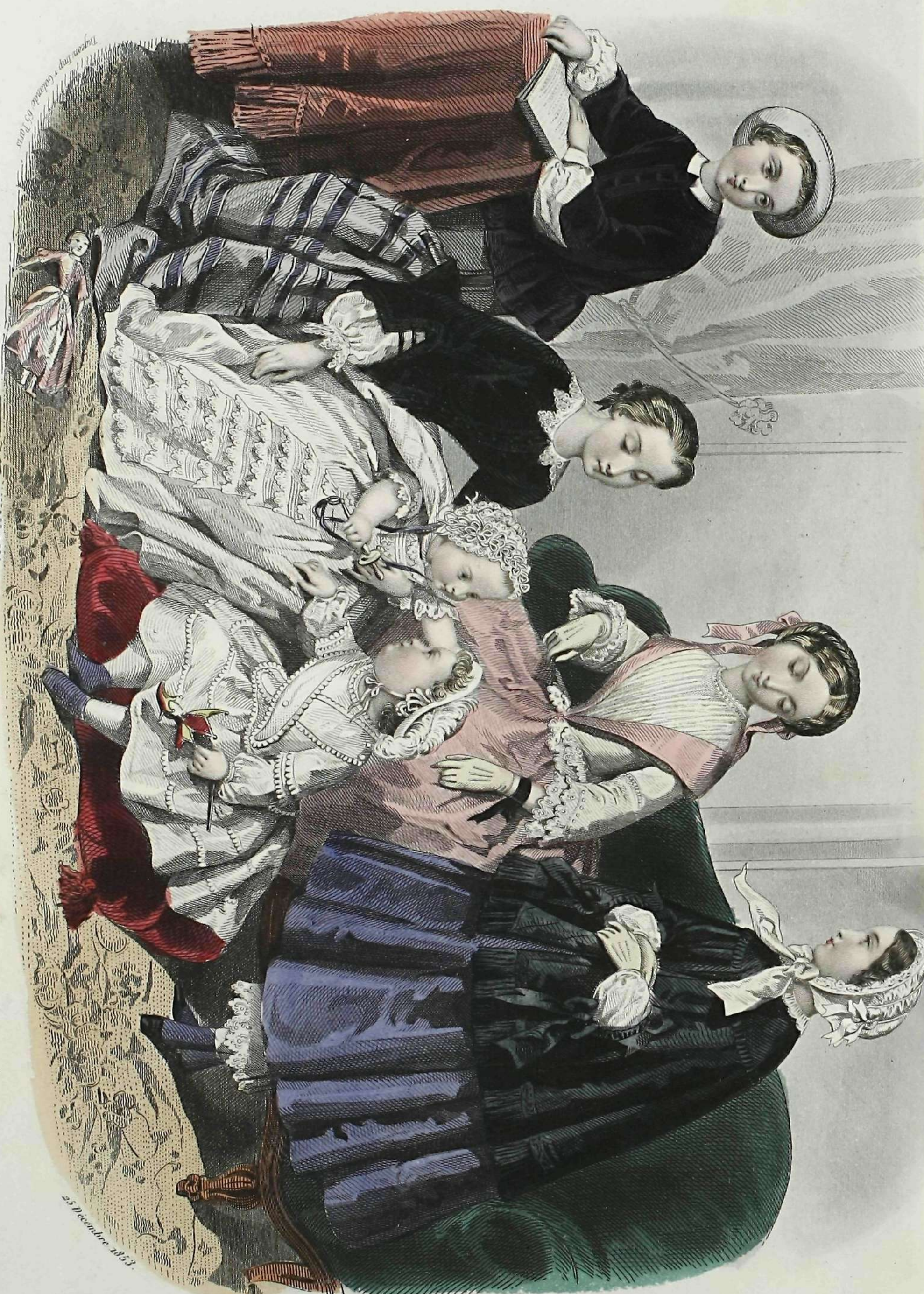


Joséphine DESREZ, directrice.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

J.-B





MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 Francs pour les Départements (les similes) 20 Francs pour les Départements avec les gravures de modes et planches de tapisseries et broderies

25 Décembre 1853

L
L
L
L
L
L

10 Francs par an pour Paris 12 Francs pour les Départements (les similes) 20 Francs pour les Départements avec les gravures de modes et planches de tapisseries et broderies



MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 2 sépias, albums de musique, 2 gravures sur acier, 1 gravure de modes, 6 planches de tapisserie coloriées, 100 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle, petits patrons ouvrages à l'aiguille, fil, tricot, crochet, ouvrages nouveaux. Retas illustrés planche crochet couleur bleue, planche de petits ouvrages fantaisie or ou argent.

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte

PARIS

Ayuntamiento de Madrid